

Comment se faire des amis Quatrième tranche

Patrick Coppens

Number 26, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coppens, P. (1985). Comment se faire des amis : quatrième tranche. *Moebius*, (26), 97–100.

PATRICK COPPENS

Comment se faire des amis (quatrième tranche)

Ayant rêvé d'une parole polémique qui ne confisquerait pas celle de l'Autre, je reprends cette chronique, sans me faire plus d'illusions qu'il n'en faut. En tous cas, décidé à ne jamais mettre les rieurs du côté du silence, ombre portée de la censure.

*** La ligne de Muir**

A propos de silence, avez-vous remarqué comment la critique a fait court pour commenter **Poètes ou imposteurs?** de Michel Muir, publié à Verdun chez Louise Courteau. Embarrassée la critique, et chafouine; n'aime pas du tout qu'on dise que ses idoles ont les pieds plats. Pourtant une question doit être clairement posée: Muir et Bloy, même combat? Car enfin, voilà un vrai pamphlet. Ecrit avec précision et emportement. Par un vrai méchant de la pire espèce, celle des «glapisseurs de Dieu» comme disait aimablement le chef André Breton. Par un écrivain qui ose clamer son abomination de l'idéologie contre-culturelle. Voilà un livre qui dissèque la production poétique des Herbes rouges, entre 1970 et 1980, et manifeste une bonne connaissance des textes. On prend toujours plaisir à voir Guignol rosser les gendarmes (de la modernité). Il faut en savoir gré à Muir. Mais le plaisir se mitige, ou disparaît, quand on s'aperçoit que Guignol porte soutane et qu'il la retrousse pour pourfendre et rosser, au nom de la morale, des écrivains du calibre de François Charon, France Théôret, Normand de Bellefeuille et Paul Chamberland.

Muir a écrit un livre injuste, pas trop bien centré (le coeur de «l'imposture» n'est pas aux Herbes rouges) mais, d'une certaine façon, nécessaire. Dans la mesure où il réagit à des excès, démasque une modernité bête-belleuse (prix et médailles), avide de pouvoir symbolique ou non, monopolistique. Dans la mesure où il décrit l'onanisme littéraire comme résultante du déracinement ontologique.

Un livre qui dérange (et par le fait même, courageux), qui dérange et agace. Muir y gagne ses galons de polémiste; mais pour le brevet de théologien, il peut repasser. Un livre qui manquait au «spectacle de la littérature». Je comprends mieux, maintenant, la consternation de la critique locale, sa hâte à passer à autre chose, à un produit récupérable, mieux recyclable.

* La puissance d'amour

Paul Chamberland, une des victimes de Muir, a publié **Compagnons chercheurs** à Longueuil, aux Editions du Préambule. On chercherait assez longtemps, dans les lettres québécoises, une synthèse aussi harmonieuse entre les registres de la poésie et de la philosophie. Il s'agit d'un essai lyrique — intuitions et analyses — qui témoigne de la fécondité d'une sensibilité contre-culturelle mature (je sais, ça va faire de la peine à Muir, mais il fallait l'écrire). Paul Chamberland a été «droit à ce que l'époque comporte de plus destructeur, dissolvant, pour y trouver les seules vérités qui comptent, celles qui se **lèvent.**» **Compagnons chercheurs**, hommage à la beauté et à la vie (dans ses sources mystiques et érotiques) propose une fusion de l'intime, du cosmique et du prophétique, par un «serviteur ébloui de ce que peut en lui la puissance d'amour.» Sans compter que le ton de Chamberland est toujours juste, sauf quand, en de rares occasions, son émotion, sa générosité, se laissent tenter par l'emphase.

*Second début

Une des meilleures façons de se faire des amis est sans doute de s'en prendre à un écrivain auquel on ne connaît pas d'ennemi. Gilles Hénault fera l'affaire. Vingt-deux ans silencieux, il revient au livre, avec **A l'inconnue nue**, un titre qui donne le frisson. Publié à Montréal, chez Parti pris, le recueil a été écrit en 1977. Il aurait été écrit en 1947, personne n'aurait trouvé à redire. L'auteur déclare avoir essayé «de montrer les rapports entre la vérité du corps et la vérité de l'écriture, qui ne va pas plus loin qu'elle peut aller, à un moment donné.». Autant de modestie aurait pu désarmer la critique, d'autant plus que cette poésie lyrico-ludique qui joue des assonances («sur le fil du funambule je fabule») situe honnêtement ses limites: «nos corps dialoguent sans qu'un seul mot soit dit». Mais il faut être un chroniqueur sans scrupules pour se pâmer devant ce second début dans lequel le poète replace sa

voix, accorde son instrument en quelques variations, avant d'aborder le répertoire. Et c'est ce que nous attendons. Avec confiance. Sans complaisance. Une prochaine fois, le poète sera à la hauteur de son illustrateur (sept dessins irradiants de Léon Bellefleur).

* **Parle, parle, vase, vase.**

Si Hénault a raté son coup, Gaudet a fait mieux. Les vingt-cinq entrevues qu'il propose avec des auteurs québécois (18), néo-québécois, ou ayant des liens privilégiés avec le Québec, présentent un intérêt très limité. L'auteur, professeur et critique, a voulu dans ces **Voix d'écrivains** (Montréal, Québec-Amérique) «rencontrer l'écrivain au niveau de ce qui le fait humain en l'invitant à questionner et à rêver les thèmes que convoquent le désir et la passion dans son oeuvre», (ce qu'on pourrait traduire en langage clair par: j'ai invité quelques auteurs à parler de leurs derniers livres.) Contrairement à ce que Gérald Gaudet affirme, l'ouvrage n'accueille pas «des écrivains de toutes tendances». Le choix, orienté et discutable, manque d'un minimum d'esprit critique et d'un certain recul. L'entrevue est un genre difficile qui, paradoxalement, attire souvent des écrivains aux moyens limités.

Soudain, le ciel s'éclaircit...

D'Alain Saint-Yves, j'avais aimé le chaleureux **Cahier de brouillon** (éditions éphémères improvisées, 1980). J'ai encore apprécié davantage **Transparole** (Gaspé, éditions éphémères improvisées), «poèmes subliminaux «écrits» au rythme des courtépintes!» Il y a dans ces textes de l'humour, de l'entrain, de la tendresse, de l'émotion, des confidences («Où mettre ses peines dans le grand désordre du monde?»), de la cocasserie. Le poète n'a pas peur de se montrer nature, tel qu'il s'accepte («je suis parfois comme une mer jetée dans une bouteille»), et de se gausser, chemin faisant, des poèmes «d'outre-mots». Partagerez-vous ma découverte?

Télégrammes de l'âme.

Toute poésie n'est-elle pas un peu télégrammes de l'âme comme les poèmes en prose, esquisses et choses vues, publiés sous ce titre par les Editions de l'Aire, en Suisse? Leur auteur s'appelle Peter Altenberg. C'est un écrivain autrichien du tournant du siècle, à l'écriture pointilliste, raffiné et moins futile qu'il n'y

paraît («les choses importantes de la vie n'ont aucune espèce de signification»). Altenberg est un maître du petit format, de ce Rien dont on fait les plus beaux poèmes; un poète socratique, proche de l'art japonais classique.

Courrier

Foglia peut pédaler tranquille (à condition que sa francophobie ne lui échauffe pas les sangs), je n'ai reçu que trois lettres depuis ma dernière chronique. Curieusement, elles abordent la même question, que je ne préciserai pas, mais à laquelle je répondrai par un petit dialogue, certain d'être compris aussi bien par mes correspondants que par les subtiles lecteurs de Mœbius:

- Il faut mourir pour avoir raison. (Emile Zola)
- Ne me laisse pas seul parmi les morts.
(Henri Michaud)

Michel Beaulieu

Nous étions quelques-uns (1), après la cérémonie du silence d'une intense simplicité, à évoquer la fécondité du poète, son travail acharné, son respect amoureux du lecteur et son exemplaire (parfois farouche) indépendance d'artiste et de critique.

Nous étions quelques-uns, rassemblés autour d'un petit carré de terre remuée où tremblaient, rouges comme la tragédie de sa destinée et l'éclat de ses dons, les pétales d'un bouquet de fleurs.

Et me venaient en mémoire quelques vers, signe de la présence et de l'exigente discrétion du poète, de sa délicatesse à appeler ennui une douleur sourde à elle-même:

«L'éternité n'est qu'un moment qui se courbe dans les reins.» (Anecdote)

Nul mieux que toi, Michel Beaulieu, intègre et intense, ne sait dire ce «temps qui passe où les doigts glissent, ce ressassement de douceur.»

(1) Le 31 juillet, au grand cimetière de la Côte des Neiges.

Patrick Coppens